

PAUL VERCHÈRES

Deux révolvers



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-060

Deux révolvers

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 581 : version 1.0

Deux révolvers

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Qu'est-ce qu'un crime parfait ?

Demandez à Guy Verchères.

Demandez-lui ce que ce terme si souvent employé : crime parfait. Crime dont la déduction, suivant le criminel, est impossible.

Et si vous voulez la réponse de Guy Verchères, la voici :

– Le crime parfait n'existe pas. Il existe en théorie, sur papier, mais en pratique, il n'existe pas.

À ceci, comme chroniqueur des aventures policières de Guy, je me suis objecté.

– Écoutez, Verchères, vous parlez de crime parfait impossible. Pourtant, même sur papier, il est possible de concevoir un crime qui sera RÉALISABLE en pratique...

Mais Verchères sourit, ferma les yeux et eut la

patience de l'adulte avec l'enfant.

– Croyez-moi, c'est impossible. Un seul crime parfait est impossible. Un homme en rencontre un autre, sur une rue noire. Il le tue. Le meurtrier ne connaît pas sa victime, et le crime est sans mobile. Le meurtrier n'est pas un maniaque, et il a une raison plausible et naturelle de passer sur cette rue. L'arme ne peut être retracée d'aucune façon, et il n'y a aucun témoin. Le meurtrier porte des gants.

– Ce serait un crime parfait ?

– Ce serait le crime le plus parfait possible, ce qui ne suppose pas encore la perfection absolue. Le meurtrier pourrait encore être condamné, à cause, disons de particules de cuir arrachées de ses gants, et qui auraient adhéré à l'arme... je vous indique une faiblesse dans le plan, remarquez bien...

– Mais il serait, en pratique, difficile, sinon impossible à éclaircir.

– Oui.

– Alors ce serait un crime parfait...

– Presque... seulement...

Ici Guy Verchères eut un geste de découragement...

– Seulement, mon cher, si vous pouvez me trouver un seul crime, hors ceux commis par des maniaques, qui a été accompli sans raison aucune, sans mobile, par un meurtrier ne connaissant aucunement sa victime, je vous donnerai bien ma dernière chemise blanche... et vous savez qu'elles sont rares...

– Oui, en effet.

– Vous voyez donc que dans de telles conditions, le crime parfait est chose si rare...

– Qu'il ne compte pas ?

– Exactement...

– Vous n'en avez jamais connu, donc ?

– J'ai connu des crimes qui ont voulu être parfaits. J'ai connu des criminels qui ont TENTÉ le crime parfait... qui se sont imaginé l'avoir commis... Mais si vous pouviez concevoir comme l'esprit humain, si complexe et si efficace par ailleurs peut parfois errer, se tromper, oublier

un détail...

Il m'offrit une cigarette...

– Tiens, prenons par exemple, l'affaire Martin...

Je me suis installé plus creux dans le fauteuil, et Guy Verchères me raconta cette histoire...

Un meurtre qui avait passé bien proche d'être le crime parfait de l'histoire. Un mobile bien caché. Une scène de meurtre accomplie avec un sang-froid et une précision remarquables.

Je me souvenais du procès dans les journaux.

Des détails qui y avaient été donnés.

C'était suffisant pour reconstituer l'histoire.

Et Verchères ajouta d'autres épisodes, des aperçus, que les journaux n'avaient pas donnés, et qui constituaient, en fait, la psychologie de cette affaire étrange, dont le meurtrier avait pu, insoupçonné, presque gagner la confiance de la police...

II

Songez à un couple heureux.

Roland Martin, et sa jeune femme Lise.

Bientôt, dans la coquette maison, il y aurait un enfant, et le bonheur serait alors à son comble.

Roland connaissait Lise depuis l'enfance. Ils avaient fréquenté l'école ensemble. Ils avaient échangé leurs rêves et leurs ambitions.

Puis, un jour, la guerre ! Roland Martin, conscrit, partit pour outremer, et fut là-bas trois ans. Avant son départ, il avait fiancé la belle Lise, qui promit de l'attendre.

Trois longues années, durant lesquelles les deux amoureux échangèrent une tendre correspondance.

Roland désirait ardemment le jour de son retour. Il anticipait le mariage qui aurait lieu alors, la vie à deux. Il amassait, à même sa solde

de sergent-major, un montant qui servirait à acheter une maison.

Puis, ce fut la paix, et Roland revint au pays.

Licencié de l'armée, possesseur d'un bon montant, et bénéficiaire d'une somme substantielle, comme prime de vétéran, il acheta un commerce d'épicerie florissant, une coquette petite maison dans un quartier résidentiel, et il épousa Lise.

C'était le bonheur.

La belle vie et le bonheur.

Lise, radieuse, disait souvent à Roland :

– J'ai souvent désespéré de ne jamais connaître ce bonheur... Mais le rêve est devenu une réalité...

Et elle se pressait tendrement sur lui.

– Je suis heureuse, Roland, et je t'aime.

Dans ces moments-là, Roland prenait tendrement contre lui sa jeune femme, et il lui prodiguait les mots d'amour.

Un soir, en revenant du travail, Lise attendait

Roland avec impatience.

– J’ai une surprise pour toi, Roland.

– Une surprise ?

– Oui. Hier encore, je n’étais pas certaine, mais je crois que je puis l’être maintenant...

– Quelle sorte de surprise, petite ? Et de quoi peux-tu être certaine, maintenant ?

– Nous aurons un enfant, Roland. J’ai vu le médecin aujourd’hui, et nous aurons un enfant...

Roland eut une exclamation :

– Quoi ?

– Nous aurons un enfant...

Il prit sa femme dans ses bras, mais ne dit rien.

Dès ce jour il redoubla d’attentions envers elle.

Un soir ne se passait pas qu’il ne lui apportât une petite douceur provenant du magasin.

Des chocolats, des bonbons, des fruits...

Au bout de cinq mois, madame Gervais, la mère de Lise, vint demeurer avec eux.

C'est Roland qui l'avait demandée.

Depuis quelque temps, il fait partie d'un club sélect, réunissant tous les hommes d'affaires du quartier.

– Il y a deux réunions par semaine, dit-il. C'est de mon avantage d'y assister, et d'un autre côté je n'aime pas te laisser seule à la maison. Tu devrais demander à ta mère de venir demeurer avec nous durant quelque temps...

Madame Gervais, dont Lise était l'unique enfant, avait acquiescé.

Et Roland, le mardi et le jeudi, allait aux réunions de son club, qui duraient parfois très tard.

Ceci dura deux mois.

L'enfant naîtrait dans deux autres mois.

Lise prenait de la taille, et sortait à peine.

Un immense bonheur se lisait dans ses yeux, et elle vivait le rêve bleu et rose du bébé qui allait naître, de la joie d'être mère, de tenir dans ses bras ce poupon qu'elle adorerait.

Roland, prévenant, gentil, s'occupait beaucoup de sa femme.

Et madame Gervais, chaque fois qu'elle voyait ses deux enfants dans les bras l'un de l'autre, aimants, unis par le plus beau des sentiments, souriait de joie.

– Comme il est consolant de voir votre bonheur !... disait-elle.

Et toujours, deux soirs par semaine, Roland allait à son club.

Un soir, avant de partir, il dit à sa femme :

– Demain soir, si tu veux, je t'amène au cinéma...

– Roland... dans ma condition...

– Tut ! Tut ! Tut !... ta condition ! Tu vas venir au cinéma. Ça te fera du bien. Quel film aimerais-tu voir ?

– Le Sceau de l'Amour, au Bijou.

– Bon. Je vais téléphoner au Bijou savoir à quelle heure la représentation.

Il signala le numéro, obtint le renseignement

désiré.

– C'est à 6 h. 30, dit-il que commence la deuxième représentation, et elle finit à 10 h. Prépare-toi à bonne heure, parce que des petites femmes qui attendent un enfant, il ne faut pas que ça se couche tard...

– Oui, Roland.

– Je reviendrai plus tôt du magasin. Je serai ici à 5 h. 30. Nous souperons et nous partirons ensuite immédiatement après souper. Correct ?

– Oui.

Il s'en alla au club.

III

Le lendemain soir, fidèle à sa promesse, il arriva tôt, et après le souper, ils partirent.

La tendresse avec laquelle il aida Lise à endosser son manteau, à sortir, à descendre l'escalier fit sourire affectueusement madame Gervais.

Elle téléphona à une amie.

— Lise est heureuse d'avoir un tel mari, dit-elle. Lise est bien heureuse, et je suis contente pour elle.

Le couple s'en alla au Bijou, et furent profondément intéressé par le film.

À dix heures, ils sortirent.

— Est-ce que nous marchons ? demanda Roland.

— Si tu veux.

– Es-tu fatiguée ?

– Mais non.

– La marche te fera du bien. C'est un exercice conseillé. D'ailleurs, ce n'est que quatre rues.

– Marchons...

Dix minutes plus tard, soit à 10 h. 15, ils arrivaient devant la maison...

C'était un cottage enfoui sous des arbres, retiré de la rue d'environ une trentaine de pieds. Un trottoir de ciment allait de la rue au perron.

De chaque côté de ce petit trottoir, des arbustes fournis faisaient une haie que la nuit rendait presque sombre et noire.

Cette haie était presque de la hauteur d'un homme.

Roland et Lise s'engageaient sur le petit trottoir pour entrer chez eux.

Ils atteignirent l'escalier.

Lise monta deux marches.

Roland allait s'engager sur la première quand il se retourna d'un air inquiet.

À ce moment, une ombre sortit de la haie.

Un homme vêtu en haillons, qui s'approcha rapidement du couple.

Et quand il fut rendu presque sur eux, que Lise se fut retournée, pétrifiée de surprise à la vue de cet homme, des coups de feu se mirent à retentir.

Deux revolvers crachaient la flamme et la mort.

Un cri retentit.

Le cri d'une femme.

Frappée en plein abdomen, Lise Martin s'écroulait sur le trottoir.

L'homme vêtu en haillon, à ce moment, tombait aussi, en même temps que le revolver, qui s'abattait sur le ciment avec un bruit métallique, juste à côté de l'intrus et à portée de sa main.

De toutes les maisons avoisinantes, les gens accouraient. La mère de Lise, madame Gervais, sortit de la maison en courant, et vint se jeter sur sa fille, en pleurant et criant.

L'inconnu couché par terre remua une fois, puis son corps sembla se relâcher soudain...

Lise, couchée par terre, ouvrit les yeux une fois, murmura :

– Mon enfant !

Elle avait porté la main à son abdomen.

Puis, elle aussi mourut...

Roland, à ce moment, eut un cri rauque, et se jeta sur celle qui était la femme aimée.

Sa douleur ne connut plus de bornes...

Ce fut la police qui réussit à le dégager, à le mener à la maison, à le faire asseoir dans un fauteuil.

Le détective Morin, et le sergent Plouffe.

– Dites-nous ce qui s'est passé, monsieur Martin !

Martin retrouva peu à peu l'usage de la parole. Il était testé comme hébété, sourd à toute consolation, depuis que sa femme, en un dernier spasme, était morte sur le trottoir.

Il raconta ce qui s'était passé.

Substantiellement ce que nous venons de raconter.

Madame Gervais, maintenant au salon avec les policiers, dit combien les deux enfants s'aimaient.

– Vous dites que cet homme était caché dans la baie ? demanda Plouffe.

– Oui.

– Il s'est avancé sur vous deux et s'est mis à tirer ?

– Oui.

– Et vous vous êtes défendu ?

– Oui.

Le détective Morin prit la parole.

– Comment se fait-il, Martin, que vous ayez un revolver sur vous ?

– C'est un oubli, dit Martin.

– Comment, un oubli ?

– Oui. J'en gardais toujours un au magasin, à l'épicerie. Il y a tant de hold-ups de nos jours...

Mais je l'apportais à la maison, le soir...

– Pourquoi ?

– D'abord parce que j'apportais toujours les recettes de la journée à la maison tous les soirs.

– Bon.

– Et ensuite parce que mon arme est un souvenir. C'est un revolver allemand, un Luger. Je l'ai rapporté d'Europe comme souvenir.

– Vous étiez à la guerre ?

– Oui.

– Vous êtes un vétéran ?

– Oui.

– Et que voulez-vous dire par oublié ?

– Je veux dire que j'apportais mon revolver à la maison, pour ne pas le laisser au magasin, à la merci des voleurs, mais je le laissais toujours dans un tiroir, dans le secrétaire près de la porte d'entrée...

– C'est exact, dit madame Gervais...

– Ce soir, j'ai oublié de l'enlever de mes

poches, dit Martin... Et dans le fond, j'ai bien fait... j'ai bien fait...

Il eut une crispation du visage...

– Ainsi j'ai pu tuer celui qui a lâchement assassiné ma petite Lise !.... Il n'a que le sort qu'il mérite... !

Plouffe fit un signe à Morin...

Ils sortirent sur le perron.

– Voilà, dit Plouffe. Je crois que nous en avons assez tiré de lui... Le pauvre bougre vient de subir un choc terrible. Laissons-le tranquille...

Il montra le cadavre sur le trottoir, que les hommes de la morgue se préparaient à mettre sur une civière.

– C'est notre travail, maintenant... Trouver qui est cet homme... essayer de relier un peu les événements...

Il se frappa le front tout à coup.

– J'ai oublié quelque chose...

Il entra dans la maison, puis dans le salon.

Roland Martin, affalé dans un fauteuil,

sanglotait doucement.

Madame Gervais, couchée sur le divan, était pâle.

Elle tourna la tête, regarda le détective...

– Est-ce que... est-ce qu'ils l'ont... amenée... ?
demanda-t-elle ?

Plouffe fit signe que oui.

Dehors, le camion de la morgue démarrait...

– C'est pour l'enquête... dit le détective. Vous serez... avertis... quand...

Il ne termina pas sa phrase. Madame Gervais avait compris... Elle gémissait tout bas...

– Monsieur Martin ? demanda Plouffe, Monsieur Martin, est ce que je pourrais vous poser une autre question ?

Martin releva la tête, montra son visage décomposé, ruisselant de larmes.

– Oui.

– Lorsque l'inconnu vous a approché, ce soir, il n'a rien dit ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

– Il m'a dit d'une voix rude : « C'est un hold-up ! » et il s'est mis à tirer immédiatement.

– Et c'est là que vous avez sorti votre arme ?

– Oui.

– Merci beaucoup.

Satisfait, Plouffe sortit.

La cause se fermait presque d'elle-même.

Sur le perron, Plouffe examina les deux revolvers, que ses hommes avaient mis là après en avoir relevé les empreintes.

L'un était un Luger, sur lequel les deux initiales R. M. étaient gravées.

L'autre était un browning de calibre .38 ordinaire. Le numéro de série était intact, mais il ne portait, suivant le rapport du détective, aucune empreinte déchiffrable.

Comme si le meurtrier avait porté des gants.

Pourtant le cadavre n'était pas ganté.

Et aucun gant n'était sur le terrain.

– Il a bien pu le tenir dans une guenille, dit Morin.

– Oui, c'est possible, dit Plouffe.

Il retourna dans la maison, fut quelques minutes, puis il sortit.

Il avait un drôle de regard.

– En tout cas, dit-il, nous allons essayer d'identifier ce vagabond...

Et ils retournèrent au poste.

IV

Aux quartiers-généraux, Plouffe eut une longue conférence avec Belœil.

Une conférence qui se termina par la déclaration suivante du chef de l'escouade des Homicides.

L'inspecteur Théo Belœil dit :

– Votre premier devoir, c'est d'identifier le vagabond.

– Oui, dit Plouffe.

– Ensuite, lorsqu'il sera identifié, essayer de trouver le vrai mobile de son acte.

– Le vol ? Ça ne vous dit rien, le vol ?

– Pourquoi aurait-il tiré ? demanda Belœil. Il faut songer à cela. Si le vol était son mobile, il me semble qu'il serait entré dans la maison à leur suite, qu'il aurait volé, quitte à tuer ensuite.

– C’aurait été plus logique, en effet.

– Alors c’est pourquoi je dis que nous devons, avant d’accepter le vol pour mobile, établir un lien entre cet homme et les époux Martin, s’il y en a un...

– Oui.

– Identifiez l’homme, ensuite... vous verrez...

– Oui, chef.

Plouffe, aidé de Morin, se mirent en devoir d’identifier ce vagabond.

Ce ne fut pas aussi simple que cela est dit.

Identifier un homme est souvent difficile.

On peut identifier facilement le résident habituel d’un district. En connaissant l’adresse passée de l’homme, on peut, avec une photo, établir l’identité en dehors de tout doute.

Mais sans adresse...

Sans indication, sans amis pour jurer du nom de l’individu, comment procéder ?

Évidemment, les empreintes.

Aujourd'hui plus que jamais, le système d'identification Bertillon se montre efficace.

D'abord parce que tous ceux qui ont fait un séjour dans l'armée sont identifiés par ce moyen.

Il n'y a qu'à référer aux classeurs de l'armée, de la marine, de la force aérienne pour identifier un homme... à condition que celui-ci ait fait partie de ces organisations.

D'autre part, la moindre arrestation procure une série d'empreintes.

Ce fut donc de cette façon que Plouffe décida de procéder d'abord.

Il fit parvenir des empreintes à tous les corps policiers du pays.

Il demanda la comparaison des empreintes du vagabond défunt avec celles en classeurs de l'armée, de la marine, de l'aviation.

L'étude demanda plusieurs jours.

Et ce ne fut qu'au bout d'une semaine qu'un rapport arriva des forces armées : le vagabond n'avais jamais été là.

Puis, de toutes parts, les rapports des divers corps policiers :

Toronto, Ottawa, Pembroke, Vancouver, Regina, Saskatoon, Truro, et tous les autres.

L'homme était inconnu.

Plouffe prépara une description détaillée de l'homme.

« Yeux bleus, taille fine, épaules assez droites, la bouche mince. Il est âgé d'environ 25 ans, et il a une cicatrice au-dessus de l'œil droit. Une cicatrice étroite, environ un pouce de long, bleuâtre. Il portait des vêtements en haillons. »

Puis, une photo de la morgue, où les traits caractéristiques du jeune homme apparaissaient.

Plouffe fit publier cette description et la photo dans une dizaine de journaux de la région.

À la suite de cette publication, les téléphones et les lettres affluèrent.

Mais rien de bien précis.

Une femme, cependant, jura avoir reçu la visite de ce vagabond, qui lui demanda quelque

chose à manger.

Une autre déclara la même chose.

La première femme demeurait à Longueuil, et l'autre à Marieville.

Un homme de Magog déclara qu'il avait donné vingt-cinq sous à un mendiant qui répondait à cette description, environ une ou deux semaines auparavant.

Puis ce fut un homme de Lennoxville qui vint dire substantiellement la même chose.

Le dernier rapport que reçut Plouffe fut d'un homme de Lac Mégantic. Il avait employé le défunt durant dix jours, deux mois auparavant.

– Voilà la trace, dit Plouffe. Mais ça ne nous donne pas l'identification.

– Chose certaine, l'homme est parti de cette direction pour s'en venir à Montréal. Reste à savoir d'où, et qui il est, dit Morin.

– Absolument. Mais je crois que si nous concentrons nos recherches dans cette région, ou plus à l'est encore...

– Plus à l’est, c’est le Maine.

– Oui, et plus à l’est en remontant, c’est le Nouveau-Brunswick. L’homme parlait français... Il y a des Canadiens français dans le Maine... Et il y en a aussi au Nouveau-Brunswick...

Il fit insérer la photo et la description du vagabond dans tous les journaux de cette partie du pays et des États-Unis...

Aucun résultat.

Ce fut Belœil qui vint tirer les deux policiers de leur dilemme. Dix jours s’étaient passés, et ils n’avaient encore rien trouvé qui put identifier le vagabond.

La femme Martin était enterrée, le vagabond aussi.

L’affaire allait être classée, et Plouffe semblait prêt à tout abandonner.

Il le dit à Morin.

– Après tout, nous avons le meurtrier. C’est le vagabond. Il est mort. Et la femme est morte. Tout est terminé, au point de vue justice. Que nous sachions le nom du vagabond ou non, c’est

en somme peu important...

L'inspecteur Belœil était entré pendant que Plouffe disait ça.

– Un moment, dit-il, un moment. Soit, ça n'est pas très important, Mais vous oubliez que même si le meurtrier est puni, comme vous dites, il est important, pour l'avenir, de savoir qui il est. Tant que vous avez son corps, ses empreintes, sa description, sa photo, il est matériellement impossible de ne pas l'identifier...

– Je comprends, chef, mais vous voyez nos résultats ?...

Belœil se mit à rire.

– Vous êtes formidable, vous deux... Je vous observe depuis dix jours... Vous avez pourtant un moyen assez simple d'identifier votre homme...

– Oui ? Lequel ?

– Son revolver. Un beau revolver .38 en parfait ordre... Numéro de série, et tout... D'où vient-il ?

Plouffe hocha la tête.

– Nous y avons pensé. Mais le vagabond a volé cette arme, j'en suis certain...

– Oui ?

– Alors ça ne nous donne rien pour l'identification...

Belœil eut l'air sévère.

– Ça ne vous donne rien pour l'identification ? Comment le sais-tu, Plouffe ?

– S'il l'a volée...

– Si... Mais s'il ne l'a PAS volée ? Si notre vagabond était un citoyen ordinaire, déguisé, que personne n'aurait pensé de découvrir sous les traits non rasés du vagabond ?

Plouffe ricana.

– Patron, vous laissez courir votre imagination... Qu'est-ce qu'il ferait là-dedans, le citoyen ordinaire déguisé ?

Belœil demanda rudement à Plouffe :

– Qui a été tuée ?

– Une femme.

– Quel âge avait-elle ?

– Vingt-trois ans environ....

– Elle était jolie ?

– Très jolie...

– Voilà la réponse à toutes tes questions.

Quand la victime est une jeune femme, très jolie, âgée de seulement vingt-trois ans... tout est possible... Même le citoyen ordinaire déguisé.

Plouffe baissa la tête.

– Vous avez peut-être raison, patron...

– Peut-être ? J'ai certainement raison... Et je vous conseille fortement de retracer les origines de ce beau .38 flambant neuf.

Dès que Belœil fut sorti, Plouffe se mit à la tâche de retracer le revolver.

Numéro de série : HBA45768935.

Comme le veut la loi, ces numéros, à mesure de leur vente par la compagnie fabricant les revolvers, sont communiqués en feuillets mensuels à la police.

Celle-ci fait ensuite une classification par

série.

Les dossiers de la police de la ville
contenaient ce numéro.

– Diable, dit Plouffe, ça ne nous a pas pris de
temps ! L'arme avait été vendue, avec cent
autres, à un grand magasin d'articles de sport.

Plouffe téléphona à ce magasin.

– Vous avez vendu un revolver calibre .38,
type browning automatique, série
HBA45768935 ?

– Un instant, je vais vérifier.

L'homme qui avait répondu ne fut pas
longtemps parti.

Émerveillé de temps d'efficacité, Plouffe lui
en fit le compliment.

– C'est facile à comprendre, dit l'homme en
riant. Nous ne vendons pas beaucoup de
revolvers, et nous enregistrons toutes les ventes
dans un cahier noir. La vérification est facile
ensuite.

Il prit le temps de consulter le livre.

– Oui, nous avons vendu cette arme, dit-il. À un monsieur Gilbert Lussier, de la ville ici. Voici l'adresse.

Il donna une adresse dans un quartier résidentiel.

Plouffe partit immédiatement avec Morin, et se rendit chez ce monsieur.

Il était chez lui, malade d'une légère grippe.

– Oui, certainement, j'ai acheté un revolver automatique, il y a longtemps, deux ans environ.

– Vous l'avez encore ?

– Non, je l'ai vendu.

– À qui ?

– À un regrattier de la rue Craig.

– Vous savez lequel ?

– Je puis vous donner son nom, oui. Mais je n'ai pas l'adresse...

– Très bien, son nom suffit.

Lussier donna le nom d'un regrattier juif connu.

– Merci, dit Plouffe.

La chasse commençait à être chaude.

Plouffe exultait.

– Ce serait formidable, dit-il à Morin en sortant, si nous pouvions identifier notre homme de cette façon.

V

Le regrattier consulta son grand livre.

– Revolver... Browning automatique... oui, oui... Voici. Vendu à un nommé Jean Durant, le mois dernier... Voici sa signature.

Plouffe examina la signature.

Pratiquement illisible.

– Jean Durant... Jean Durant, dit-il. Ça ressemble... ça ressemble à un faux nom... Enfin, regardons.

L'annuaire du téléphone ne donnait, chose étrange, aucun Jean Durant.

Ni l'annuaire des citoyens de la ville.

La chasse se terminait là.

Plouffe retourna chez le regrattier.

– Pouvez-vous vous souvenir de l'apparence, du type ?

Le regrattier se chercha dans la mémoire.

– Euh... oui, un peu... Il avait un paletot sombre... un chapeau brun... Visage... ordinaire... Des yeux noirs, une moustache...

– Il était bien habillé ?

– Oh, oui.

– Ce n'était pas un vagabond ?

– Non.

Décidément, la chasse était très mauvaise.

Plouffe fit son rapport à Belœil.

– Voilà la situation, dit-il. Vous voyez comme c'est rose. J'ai fouillé partout. J'ai trouvé environ trois Jean Durant. Ils n'étaient pas même à un mille de distance du lieu du crime, ils ont tous des alibis, ce sont de bonnes gens. Aucun, d'ailleurs, ne répond à la description de celui qui aurait acheté le revolver...

– Et la description de celui-ci, demanda Belœil, ne répond pas à celle de notre vagabond ?

– C'est juste.

– Il y a certainement quelque chose

d'étrange...

À ce moment, un des aides au laboratoire entra...

– Excusez-moi, monsieur Belœil, dit-il, mais j'aurais quelque chose à vous dire.

– Privément ?

– C'est au sujet de la jeune femme Martin, qui a été assassinée récemment...

– Vous pouvez parler, dit Belœil, Plouffe ici est en charge de l'enquête.

L'aide parut embarrassé.

– Vous comprenez, j'agis sur ma propre initiative. Je viens surtout vous poser le cas tel qu'il est...

– Parlez, parlez mon ami !

– Vous savez que nous vérifions toute balle extraite d'un corps humain avec l'arme qui a tué, quand nous possédons les deux.

– Oui, je sais.

– Naturellement, le lendemain du meurtre, nous avons établi les comparaisons de balistique,

dans le cas des deux revolvers de ce meurtre-là...

– Oui.

– C'est moi-même qui ai fait les essais.

– Bon, continuez...

L'aide se gratta la tête.

– Voici quelque chose d'étrange, dit-il. Aujourd'hui, je n'avais rien à faire, alors je me suis mis à lire un journal qui traînait sur la table...

– Oui ?

– Un journal de la semaine dernière, et il y avait dedans un compte-rendu du meurtre...

– Et puis ?...

– Dites-moi, inspecteur Belœil. Le revolver du mari de la victime, de Roland Martin était un Luger ?

– Oui. Il l'avait rapporté d'Europe...

– Et le revolver qui appartenait au vagabond, c'était un Browning automatique ordinaire ?

– Oui.

– C'est certain, tout ça ?

– Mais oui, dit Belœil, mais oui...

Il eut soudain l'air inquiet.

– Mais à quoi voulez-vous en venir, monsieur ?

– À ceci. Les balles qui ont tué la femme sortaient du Luger. Aucune erreur là-dessus, comme vous pouvez penser. Calibre, égratignures, etc.... Un Luger est assez spécial...

– Comment dites-vous ça ?

– Je dis que ce sont les balles de Luger qui ont tué la femme, et les balles du Browning qui ont tué le vagabond. Je me souviens d'ailleurs de l'examen, mon rapport est vérifié trois fois, et vous savez qu'avec notre système de repérage, il est impossible de se tromper...

Tout à coup Plouffe se leva droit, comme mû par un ressort :

– Le signalement... dit-il, la description ! Belœil, l'homme qui a acheté l'arme chez le regrattier était assez grand, paletot sombre, chapeau brun, il a le teint foncé, une moustache brune...

Et Plouffe ajouta :

– Quand mon enquête fut terminée, là-bas, j’ai constaté qu’il n’y avait pas d’empreintes sur les deux armes... Pourtant, le vagabond ne portait pas de gants. Je suis rentré dans la maison, j’ai mis la main dans le paletot de Martin... Il y avait une paire de gants là... encore tièdes. Ils venaient d’être portés...

Belœil sursauta :

– Et tu n’as rien fait, dans le temps. Ça ne te disait rien ?

– Rien. La vérification était par routine. Si le Luger ne portait pas d’empreintes, que l’homme avait des gants, ça s’expliquait...

– Mais ça n’expliquait pas le vagabond non-ganté...

– Peu importe... Nous n’en étions pas là... J’aurais été loin de soupçonner...

Il prit le téléphone.

– Je fais arrêter Martin, dit-il.

Une heure plus tard, dans le bureau de Belœil,

Martin était mis en face de ce qu'on savait. Le regrattier était là, et il identifiait Martin comme l'acheteur du Browning.

Il était formellement accusé de meurtre.

VI

Maintenant, il y a l'autre côté de l'histoire.

Il y a le pourquoi et le comment.

Un homme qui croit avoir mis sur pied le crime parfait l'a fait avec intention et mobile.

Cela n'est pas le produit d'une simple passade.

Il a mûri son plan.

Il l'a couvé, et en est sorti l'acte, prémédité, l'acte qui a été le crime, et la mort...

Ce pourquoi et ce comment, il faut le connaître.

D'apparence, Roland Martin était un homme heureux, aimant sa femme.

Et cela, dans les premiers temps et alors qu'il revenait d'outremer était probablement vrai.

Même, et ainsi en déduisit Guy Verchères, il est plus que probable qu'à ce moment-là, il

aimait beaucoup sa femme.

Sa correspondance, certaines attentions, certains aspects de sa vie outremer, sa fidélité par exemple, en sont une preuve.

Roland Martin aimait sa fiancée. Il aimait sa femme.

Il convoitait ardemment le jour où il reviendrait d'outremer pour l'épouser.

Puis, l'enfant vint.

C'était peut-être le facteur qui avait modifié l'amour du jeune homme pour la jeune et jolie Lise.

Guy Verchères, après plusieurs entretiens avec Roland Martin, alors qu'il était en cellules, attendant son procès, en vint à la conclusion que cette grossesse de sa femme avait changé le cours des sentiments entre les deux.

Martin était un égoïste et un jaloux. La venue de l'enfant était une responsabilité qu'il ne voulait pas endosser. L'amour de sa femme pour l'enfant à naître était une source de jalousie chez cette homme possessif.

Et, de jour en jour, Roland Martin se sentit éloigner de la belle Lise.

Il ne le montra pas.

Nous avons le témoignage de la belle-mère pour nous prouver que Roland Martin ne montra jamais la moindre rancœur à sa femme, qu'il fut toujours attentif, prévenant, qu'il se montra le plus affectueux des maris, comme le plus aimant.

Jamais il ne manifesta le ressentiment qu'il éprouvait.

Au contraire.

L'état de sa femme lui inspira même de nouvelles délicatesses.

Mais peut-être était-ce là justement la première partie de son plan diabolique ?

Peut-on jurer à quel moment précis Roland Martin décida de tuer sa femme ?

Est-il possible de fouiller dans les souvenirs de cet homme et le savoir ?

Il est à croire qu'à un moment donné, il décida de la tuer. Ce ne fut d'abord qu'une décision

vague.

Un désir.

Un vouloir.

Mais pas un plan.

Le plan dût venir plus tard, quand Roland Martin rencontra Gabrielle...

Car il y avait une autre femme.

Un soir qu'il revenait de son club... (C'était au début, alors que Roland ne venait tout juste que s'y joindre) il connut Gabrielle.

Elle était serveuse dans un restaurant, où Roland était entré prendre une tasse de café.

Elle était accorte, gentille, vive et animée.

Alors que Lise était blonde aux yeux bleus, calme et aimante, Gabrielle était brune aux cheveux noirs, aux yeux noirs et vifs, aux lèvres rouges et expressives.

Roland ne perdit pas une minute, cette fois-là...

– Bonsoir, ma belle, dit-il, avez-vous du café ? Gabrielle en avait vu d'autres, entendu d'autres ?

– Oui, mon beau... Sucré, pas sucré ?

– Sucré... Beau brin de fille, toi !

– Pas pire, pas pire !

Roland mena la conversation plus loin, obtint d'elle le renseignement qu'elle finissait sa journée une demi-heure plus tard.

– Veux-tu que je te conduise chez toi ?

Elle minauda...

– À pied ?

– Non. Mon auto est à la porte...

– Correct !

Il fit durer son café, et une demi-heure plus tard, elle montait en auto avec lui.

– Où demeures-tu ? demanda-t-il.

– À Rosemont.

Il prit par la rue Saint-Denis, pour monter, mais quand il fut rendu à l'avenue des Pins, il tourna à l'Ouest...

– Hé, jeune homme, s'exclama Gabrielle... C'est pas le bon chemin... !

– Ça ne te dit rien d’aller manger, des patates frites chez Léveillé ?

Elle haussa les épaules...

– Évidemment, que ça me dit quelque chose...

Toi ?

Il éclata de rire...

– Tu vois, j’y vais !

– Oui.

Ils furent vite rendus au restaurant de route, et eurent beaucoup de plaisir à consommer les délicieuses patates frites.

Puis, plus tard, quand ils partirent, Roland Martin s’engagea sur le chemin en direction de Cartierville...

– Encore ? dit Gabrielle.

– Encore quoi ?

– Encore le mauvais chemin ?

– Je prends par le boulevard Gouin. C’est plus long, mais c’est plus reposant. On revient ensuite par le boulevard Pie-IX, jusqu’à Rosemont...

– C’est plein d’allure, dit Gabrielle en s’enfonçant dans le siège.

Sur le boulevard Pie-IX, Roland Martin stoppa soudain, quitta la rue, et alla stationner dans un petit chemin de traverse.

– Voilà, dit-il, un endroit idéal pour arrêter et fumer une cigarette.

Dix minutes plus tard, Gabrielle était dans ses bras et ils échangeaient de fougueux baisers.

Ce fut terrible pour Roland.

Lise l’avait habitué à des amours passives, calmes, mesurées, comme son cœur et son âme.

Et voilà que cette femme entre ses bras était du feu, un brasier ardent qui attend le souffle pour flamber.

Mais quand il voulut pousser plus loin ses avantages, Gabrielle l’arrêta.

– Un instant, dit-elle. Ça marche pour des baisers, des étreintes. Mais plus loin, c’est le mariage... ou rien.

Roland arrêta volontiers.

– Allons-nous-en ! dit-il... Je veux te revoir, Gabrielle. Il faut que je te revoie !

– C'est comme tu voudras. Moi aussi je veux te revoir, dit la fille.

Il la ramena chez elle.

Ce fut sa première infidélité.

VII

À partir de ce jour-là, Roland revit souvent Gabrielle.

Deux fois la semaine.

On ne le revit que rarement au club.

Et si jamais Lise avait téléphoné, essayant de rejoindre là son mari, elle aurait découvert l'absence de celui-ci.

Mais il la connaissait.

Il savait qu'elle ne téléphonerait pas.

Lise avait confiance en son Roland.

D'ailleurs, lui avait-il jamais montré la moindre raison de douter de lui ?

Pas si bête.

Et s'il redoubla d'attention, c'était bien à cause de ses amours illicites avec Gabrielle.

Celle-ci, ignorante de l'état marital de Roland,

lui faisait toute confiance...

Et autant celui-ci l'aimait, autant elle l'aimait.

Car Roland l'aimait.

Il l'aimait plus profondément qu'il n'avait jamais aimé personne.

Un amour sincère, profond, brûlant.

Un désir terrible qui s'était emparé de lui.

L'attitude de Gabrielle, qui le gardait à distance, après des effusions brûlantes au possible, n'était pas pour lui aider.

Et chaque jour, l'amour de Roland montait.

On peut supposer que si avant il avait éprouvé un vague désir de se débarrasser de Lise, l'intention de la tuer vint à peu près au moment où son amour pour la vive Gabrielle fut à son point culminant.

Un soir, il dit à la jeune fille :

– Je veux me marier. Je veux me marier avec toi. Nous avons besoin de ce bonheur...

– Et moi aussi, je veux me marier avec toi, Roland.

Un peu plus tard, Roland dit :

– J’ai des obstacles à mon mariage. Un obstacle, un grand... Mais je passerai par-dessus... Je vais le franchir cet obstacle...

La jeune fille voulut savoir quels obstacles existaient, mais il refusa de le lui dire.

– Ce sont mes inquiétudes à moi. Tu as les tiennes... Je vais régler mon cas, et ensuite nous nous marierons.

Devant l’air déterminé du jeune homme, Gabrielle n’ajouta rien.

Elle avoua plus tard à Guy Verchères que si elle s’était le moins douté des intentions de Roland, elle aurait tout fait au monde pour l’en dissuader.

– Je ne suis pas une mauvaise fille, dit-elle. Je n’aurais jamais marié Roland en sachant qu’il était un meurtrier. Je le trouvais gentil, et je l’aimais beaucoup. Je ne pensais jamais qu’il avait l’âme d’un assassin.

Mais comme elle ne connaissait rien des projets de Roland, elle ne put donc ou lui

interdire de la revoir, ou essayer de le dissuader de tuer Lise.

Elle fut cependant surprise de l'air de son ami pour les semaines qui suivirent.

Il était morose, taciturne, inquiet.

Pas à la maison. À la maison, avec sa femme, et la belle-mère maintenant là, il était le mari prévenant et attentif.

Le mari modèle, quoi !

Cela était important, car ainsi il écartait d'emblée les soupçons qui auraient pu porter sur lui.

Dès sorti de la maison, immédiatement son front se rembrunissait.

C'est qu'il couvait son crime.

Il cherchait dans sa tête un plan sûr...

On le vit, dans ce temps-là, entrer souvent dans un dépôt de journaux et acheter des magazines policiers, des romans de détectives.

Il lisait avidement toutes ces histoires.

Il les buvait.

Dans sa tête, il rejetait un plan élaboré après l'autre, modifiant, ajoutant...

Aucun des plans conçus ne faisait.

Il l'avoua plus tard à Verchères.

– J'ai longuement cherché une façon... un plan... une manière...

Puis, un jour, il faut croire que Roland Martin avait trouvé la façon dont il tuerait sa femme, car il arriva pour rencontrer Gabrielle tout à fait gai, radieux.

C'était une semaine avant le meurtre de Lise.

Ce soir-là, il amena Gabrielle dans un club chic.

Il dépensa la forte somme pour elle.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il y a ? voulut savoir la jeune fille. Tu n'as jamais été aussi gai !

– Je ne sais pas. Je suppose que j'entrevois la fin de mes inquiétudes...

– Ah ? Et est-ce que je puis en savoir plus long ?

– Non... non...

Elle n'insista pas.

– Depuis quelque temps, dit-elle, tu étais morose, soucieux. Ce soir tu es d'une gaieté... d'une gaieté !...

Il rit.

– C'est comme je te dis... le bonheur s'en vient pour nous deux.

Plus tard, devant sa porte, il embrassa Gabrielle.

– Petite, quand nous serons mariés, aurons-nous des enfants ?

Elle fit la moue...

– Si vite ? Nous sommes jeunes, nous pourrions attendre.

Il fut plus gai que jamais.

– Je suis heureux, totalement et complètement heureux,

Il battait presque des mains, il avait des envies de sauter.

Puis il quitta Gabrielle.

Ce soir-là, son automobile était en réparation. C'est le destin qui fait ainsi les choses, qui moule la vie.

Si son automobile avait été en état de marcher... aurait-il rencontré le jeune vagabond ?

Si...

Quoiqu'il en soit, il rencontra ce vagabond, debout au coin de la rue, qui flânait les mains aux poches.

En le voyant venir, le vagabond s'avança vers lui...

– La charité, monsieur ? De quoi manger...

Roland secoua la tête en grandes formes de oui.

– Certainement, mon vieux. Voici un dollar.

Il tendit un billet au vagabond.

– Comment t'appelles-tu ?

– Jean Durant.

– Tu ne travailles pas ?

– Non.

– Aimerais-tu avoir un autre dollar, demain soir ?

– Certainement.

– Rencontre-moi ici même, vers six heures.

C'était le chemin de retour du magasin.

C'était l'heure du retour.

Le lendemain, le vagabond était là.

Il demanda à Roland :

– Pourquoi me donnez-vous tout ça ?

– Parce que j'ai fait un bon coup d'argent. Et j'aime autant que tout le monde en profite. Même les pauvres gueux comme toi.

– Je vous remercie, vous êtes bien bon.

– Si tu en veux un autre, sois ici demain soir, à la même heure.

– Oui, monsieur.

Le manège continua.

Une semaine.

Puis, un soir à six heures, Roland dit à

l'homme :

– Demain soir, ce sera la dernière fois que je t'en donnerai. Mais je te donnerai cinq dollars. Tu viendras devant chez moi, vers dix heures quinze. Tu te cacheras dans les buissons en attendant que j'arrive, autrement les gens pourraient te faire arrêter. Je serai chez moi vers dix-heures quinze ou vingt... Ça marche ?

– Oui, monsieur.

Naturellement, il est à croire que dans l'esprit du vagabond, le geste de Roland Martin était celui d'un fou.

– Ç'aurait été la réaction normale de quiconque.

Mais Roland Martin, pas mauvais psychologue, avait tablé sur l'appât du gain. Le vagabond était jeune. Sa pauvreté résultait probablement de sa paresse. Il viendrait chercher son cinq dollars.

Jusqu'à date, Roland ne l'avait pas trompé.

Quand il avait dit :

– Viens et tu auras un dollar...

Il avait eu son dollar !

Le lendemain soir, il irait bien chercher le cinq dollars promis, même si c'était pour être le dernier don... et surtout si c'était pour être le dernier.

Cela garantissait à Roland la venue de son type.

Et de sa venue, de sa présence là, dépendait justement le plan en entier qu'il avait formulé pour tuer sa femme.

Le soir, quand elle fut couchée et endormie, que la belle-mère fut couchée aussi, il se leva doucement, descendit à la cave, et huila soigneusement les deux revolvers en sa possession.

La veille, il était allé chez un regrattier de la rue Craig.

Collet de paletot relevé, il avait acheté une arme, donnant le nom de Jean Durant, qui était celui avoué par le vagabond, et signant ensuite le livre de ce nom.

Si la police identifiait le type, ils chercheraient

probablement où il avait acheté l'arme.

Le livre du regrattier le leur donnerait.

Et ce soir, dans le secret de sa cave, il frottait soigneusement le revolver, le mettant en bon état de fonctionner.

Dans son esprit, c'était comme si demain, un grand événement joyeux se produirait.

Au souper, il avait proposé le cinéma pour le lendemain soir.

Puis, il était allé au club. Il n'avait, pas rencontré Ga-brielle. Pour ce soir, il préférait l'alibi du club. On voudrait peut-être savoir ce qu'il avait fait la veille.

Il s'arrangea donc pour qu'on le sache.

Au club, il fut très gai, très enjoué. À deux ou trois copain il parla longuement de sa femme, de l'enfant à venir.

Il n'avait que des éloges pour sa vie d'homme marié.

Et un attendrissement dans la voix chaque fois qu'il parlait de Lise.

Nul doute que les copains durent le trouver fort bien, et bon gars.

C'était ce qu'il voulait, c'était tout à fait ce qu'il voulait. Et quand il partait, qu'il revint chez lui, se coucha, puis se releva plus tard pour aller préparer ses armes, il était d'une excellente humeur.

Tout le plan se présentait fort bien.

Restait maintenant le principal de l'exécution.

VIII

Toute la journée du lendemain, il passa et repassa cent fois dans sa tête les gestes du crime.

Ce serait comme ci... comme ça... Il tirerait à telle seconde, jetterait l'arme sur le trottoir...

C'était précis, et il possédait les moindres détails du plan.

Le soir, quand il partit avec sa femme, il insista pour qu'elle soit prête en temps.

– Plus tôt nous partirons, chérie, plus tôt nous reviendrons. Tu as besoin de ton sommeil.

– Je sais, Roland.

– Alors, vite, dépêche-toi...

Il la grondait avec un bon sourire.

Et il fut très satisfait de voir sa belle-mère debout dans la porte du salon, qui les regardait partir avec de la tendresse dans les yeux.

Pour lui, cette attitude était le meilleur alibi.

Et il entendait bien en tirer profit si jamais la police le soupçonnait.

Puis, il furent au cinéma.

Pour être franc, Roland ne vit pas beaucoup le film. Dans sa tête, il n'y avait que la joie de l'acte à venir.

Dans deux heures, une heure, une demi-heure, il serait libre.

Libre de se marier avec Gabrielle !

Libre d'être heureux !

Vint la minute du départ. Sur l'écran, la scène qui se jouait était celle même, la première, qu'ils avaient vue en entrant.

– Viens, dit-il, viens, il faut que tu ailles te coucher, chérie !

Il la tenait par le bras, il était plein d'égards, il était d'une exquise délicatesse.

Lise était heureuse que son mari fut si bon pour elle.

Elle le regardait avec un sourire radieux.

Tout le long du trajet du retour, elle se laissa porter sur son bras.

Puis, il arrivèrent en face de leur maison, et Lise s'engagea sur le petit trottoir.

Roland la suivit.

Quand elle fut dans l'escalier, le vagabond sortit du buisson, s'avança vers Roland.

Le meurtrier était prêt. Mains dans les poches, il avait guetté du coin de l'œil le moment précis où l'homme sortirait de ce buisson.

Et quand il fut sur eux, qu'il eut le bras levé pour toucher sa casquette, saluer Roland, recevoir le cinq dollars promis, tout à coup Roland Martin sortit les deux revolvers d'un geste d'une rapidité inouïe.

Tout ceci ne prit qu'une seconde.

Lise, alourdie par son état, avait à peine eu le temps de monter deux marches, et de s'engager sur la troisième.

Et comme je vous disais, ce ne fut que l'espace d'un éclair : le vagabond qui avance, Lise qui a le dos tourné, Roland qui brandit les

deux revolvers et qui tire.

Puis Lise tombe, le vagabond aussi, et un revolver vient s'abattre auprès du cadavre du jeune homme.

Quand madame Gervais sort, alertée par les détonations, elle voit sa fille ensanglantée, gisant par terre, râlant son dernier soupir.

Elle voit le vagabond, et le revolver non loin de sa main, sur le trottoir, puis elle voit Roland, le visage convulsé, son Luger à la main, qui est là, debout, figé par le drame.

Qu'auriez-vous pensé à sa place ?

Quelle aurait été votre réaction ?

Voici un époux modèle, un jeune homme adorant sa femme, toutes les heures du jeune ménage prouvant hors de tout doute que Roland aime sa petite Lise.

Auriez-vous cru que Roland était le meurtrier ? Auriez-vous soupçonné, même un seul instant, une chose aussi horrible ?

Non. Vous auriez fait comme madame Gervais, comme les voisins, comme les policiers

dont les déductions se basaient après tout sur les renseignements donnés par ceux qui connaissaient Roland et Lise.

Le jeune ménage était uni.

Les deux époux étaient heureux et contents.

Roland n'avait aucun mobile plausible de tuer sa femme.

Cette seule pensée était quasi un sacrilège.

Et personne ne pouvait mettre en doute que le vagabond, une lie de l'humanité, se soit avancé vers les deux époux avec l'intention de les voler, de les tuer.

Le geste de Roland, qui se souvient en un éclair qu'il a son Luger sur lui, qui tire, qui tue l'assaillant, trop tard, évidemment, est gobé comme du pain béni.

L'enquête se termine donc au moment où l'on procède à l'identification du vagabond.

À aucun moment Plouffe, ou Morin, ou même Belœil, malgré sa nature soupçonneuse, ne voient en Roland Martin un suspect plausible.

Et quand, plus tard, la révélation du laboratoire, la découverte purement accidentelle au sujet des balles du Luger et du Browning, fut faite, les premiers surpris furent bien les policiers..

Et quand la description de l'acheteur du Browning coïncida avec celle de Roland Martin...

IX

Mais il fallait bien se rendre à l'évidence. Les balles du Luger avaient tué Luise.

Or donc, si Roland jurait que le Luger lui appartenait...

On ne lui dit pas, en allant le chercher chez lui, pourquoi on désirait le voir aux quartiers-généraux.

On voulait son témoignage, et il vint volontiers, quoique en grommelant, sous prétexte qu'il en avait assez de se faire déranger, qu'on devrait respecter sa douleur, etc.

Aux quartiers-généraux, Belœil, Plouffe et Morin l'attendaient.

Ce fut Plouffe qui entama le sujet.

Il avait fait venir les deux revolvers, et ils étaient devant lui, sur le pupitre.

Le Browning, le Luger...

– Martin, dit Plouffe, nous vous avons amené ici pour des raisons bien spéciales...

– Oui ? Elles ont besoin d’être spéciales... Vous ne trouvez pas que toute cette affaire a assez duré ? Pour ma part elle est classée... Je reste avec ma douleur...

Plouffe le regarda curieusement.

– Oui... évidemment, monsieur Martin. Il montra les revolvers.

– Nous voudrions que vous nous disiez, monsieur Martin, lequel de ces deux revolvers est le vôtre.

Sans une seconde d’hésitation, Martin montra le Luger.

Plouffe consulta d’un coup d’œil le rapport du laboratoire. Les balles extraites du corps de Lise Gervais-Martin étaient celles en provenance du Luger.

– Vous êtes positif de cette identification, monsieur Martin ? réitéra Plouffe.

– Oui. Je pourrais le jurer. L’arme est un souvenir que j’ai rapporté de la guerre. J’étais en

Europe. J'ai pris le revolver sur le cadavre d'un officier allemand.

– Bon.

– Mes initiales sont gravées dessus, près de la culasse. Sur le Luger, on voyait très distinctement, gravées à la pointe sèche, les deux initiales : R.M.

– Et vous jurez que c'est votre arme ?

– Et celle-ci ?

– Le Browning ? Je ne sais à qui elle appartient... Le vagabond qui a tué ma femme l'avait dans sa main. Je ne sais où il l'a prise...

– Vous pourriez jurer que ce Browning était dans la main du vagabond ?

Roland Martin sourit.

Naturellement non. Un Browning, et un autre Browning, ça se ressemble... Ce pourrait être celui-là même, ou un autre... Je ne sais pas, moi. Mais il avait un Browning automatique dans la main, semblable à celui-ci, ça je pourrais le jurer.

Plouffe se tourna, fit un clin d'œil à Belœil.

Pendant sa conversation avec Martin, un messenger lui avait apporté un message qu'il avait lu d'un coup d'œil.

« Une jeune fille dit avoir de précieux renseignements sur Roland Martin. Elle désire vous voir. »

Plouffe soupira, remit les deux revolvers dans une boîte qu'il ferma ensuite.

– C'est tout, monsieur Martin, dit-il. Nous voulions une identification positive et devant témoin de ces deux armes. Nous avons besoin de cela pour le dossier. Je vous remercie beaucoup d'être venu, de vous prêter à cette identification...

Martin prit congé, sortit.

Belœil sautait.

Plouffe, qu'est-ce qui te prend... Tu en avais suffisamment pour le coffrer !

– Écoutez, inspecteur... C'est très bien. J'en avais suffisamment pour le coffrer, comme vous dites, mais d'un autre côté, il n'aurait probablement pas parlé. Nous avons une preuve, mais ça n'est pas entièrement suffisant pour

convaincre un jury... Il nous faudrait en savoir plus long... surtout sur le mobile.

– Oui... évidemment... il y a le mobile...

Plouffe renchérit :

– Songez à ceci. En cour, nous arrivons avec notre seul fait connu. Mais, par contre l’avocat de la défense invoque le témoignage de dix personnes qui viennent dire combien ces gens étaient unis.

– Oui.

– Notre preuve est ridiculisée. Nous savons qu’il n’y a pas moyen de se tromper, au laboratoire. Mais un bon avocat sème le doute chez les jurés. Il prétend que nous nous sommes trompés de balles, qu’en réalité les balles du Luger étaient dans le corps du vagabond, etc... Vous voyez d’ici ce qui arrive ? Sans aveux, notre homme est acquitté... et s’envolent nos dernières chances de le faire condamner, de le punir... Nous sommes certains de sa culpabilité... Mais le jury, lui ? Il faut toujours compter avec le jury.

– C'est vrai.

– Vous voyez donc qu'il vaut mieux le laisser aller. Nous en savons assez pour rouvrir discrètement notre enquête, à l'insu des journaux... Qui sait ce que nous apprendrons ainsi...

Ils ne mirent pas de temps à en apprendre beaucoup.

Plouffe se rendit dans son bureau avec Martin, et fit entrer la jeune fille qui désirait le voir.

C'était Gabrielle.

– Je suis Gabrielle Piché, dit-elle. J'ai mis six jours à me décider à venir, mais je viens enfin, parce que je crois que la justice doit être au-dessus de tout sentiment,

– Oui, mademoiselle ?

– Oui.

– Vous vouliez me parler en rapport avec Roland Martin ?

– Oui.

– Vous connaissez l'individu ?

– Oui.

Plouffe regarda la jeune fille, vit les yeux vifs, les lèvres chaudes...

– Je comprends, dit-il, je comprends... Vous étiez l'amie de Roland Martin ?

Tout jouait dans le jeu du policier.

– Oui, j'étais son amie. Et si je suis venue ici, c'est que je le crois sincèrement coupable du meurtre de sa femme. À tout le moins devrait-il être soupçonné...

– Continuez, vous devenez intéressante, mademoiselle.

– Roland a sorti avec moi jusqu'à la semaine précédant le meurtre. Il ne m'a jamais dit qu'il était marié. Je l'ai appris quand j'ai vu les rapports du meurtre dans les journaux...

– Et qu'est-ce qui vous fait dire qu'il a tué sa femme ? Il a été établi que le vagabond était...

La jeune fille l'interrompt.

– J'aimais Roland, dit la jeune fille. Je l'aimais beaucoup. Maintenant, parce qu'il m'a

trompée, et parce que je le crois coupable, je le hais plus que je l'aime...

– Et puis ?

– Il est intelligent. Très intelligent... Et il a longuement mûri son projet. Dès le début de nos amours, il m'a dit qu'il y avait un obstacle à notre mariage...

– Ah ?

– Il ne m'a jamais dit lequel. Un jour, il n'y a pas longtemps, il m'a dit que l'obstacle disparaîtrait bientôt, qu'il serait en mesure de me marier bientôt.

– Oui ?

– Puis, le meurtre a eu lieu... Je ne sais ce que vous penserez de tout ça, de la police. Mais je vous assure que cette opinion que vous ayez de Roland Martin en mari sincère, aimant, tendre, dévoué, est entièrement fausse. Et je suis la preuve qu'il n'était rien de tout ça...

– Merci beaucoup mademoiselle, vous ne savez quel service vous nous rendez. Vous seriez consentante à répéter ce que vous nous avez dit

en Cour, devant le jury !

– Oui, monsieur.

IX

Plouffe rapporta la chose à Belœil.

– C’est comme je vous dis, inspecteur. Ce que nous savons maintenant suffit amplement. En Cour, nous laisserons faire la défense. Ils établiront la preuve que Roland Martin n’aurait eu aucun mobile, qu’il était aimant, gentil, attentif, dévoué, fidèle, et tout ce que vous voudrez. Et justement comme le jury serait convaincu que c’est NOUS qui faisons l’erreur, que Martin n’est pas coupable, n’a même aucune raison de l’être, nous amenons notre témoin, la jolie Gabrielle Piché, avec des dates, des faits, des promesses faites par Roland Martin, et tout. Il ne s’agit que de s’entendre avec elle pour qu’elle nous en dise plus long.

– Très bien, dit Belœil, très bien.

– Ensuite, ce sera notre preuve de balles. Comme quoi les balles du Luger étaient dans le

corps de la jeune femme, au lieu de celui du vagabond...

– Bon.

Ils arrêterent Martin.

Mis en présence de tous les faits, Martin nia d’abord.

– Mais vous êtes fous ! Complètement fous ! C’est une insulte ! J’aimais trop ma femme ! C’est un tissu de mensonges !

Mais quand on lui présenta la déposition de Gabrielle Piché, il pâlit.

– Soit dit-il. Maintenant que Gabrielle ne veut plus de moi, à quoi bon ! À quoi bon nier, combattre. Oui, j’ai tué ma femme !

Et il raconta aux policiers ce qui a été relaté, au cours de ce récit.

Comment il avait tout d’abord conçu le projet de se libérer, comment la connaissance de Gabrielle avait été le point culminant de l’affaire.

Ce fut lui qui, dans sa confession, expliqua comment le vagabond avait été attiré jusqu’à la

maison.

Une déclaration couvrant environ dix pages en lignes serrées, expliquant avec tous les détails voulus, les mobiles et l'agencement du meurtre.

Plouffe n'en désirait pas plus.

La culpabilité de Roland Martin ne faisait plus aucun doute. Et même s'il répudiait sa confession en Cour, les preuves contre lui étaient suffisantes.

Et elle le furent.

Deux mois après son arrestation, après un procès orageux où la défense usa de tous les trucs légaux possibles, Roland Martin était condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive.

Les jurés avaient été unanimes.

Ils trouvèrent Martin coupable de meurtre au premier degré, et recommandèrent sa condamnation à mort.

Épilogue

– Je vous ai raconté cette histoire, conclut Verchères, pour vous prouver que même le plan le plus élaboré a des défauts.

– Je le vois, maintenant, avouai-je.

– Roland Martin avait conçu un plan qui approchait considérablement du crime parfait. Deux éléments échappèrent à son attention, cependant. Le ressentiment qu’aurait Gabrielle à deviner qu’il était un meurtrier, et l’autre facteur, la question des balles.

– Mais pour ce qui est de Gabrielle, répliquai-je, il aurait probablement pu contourner cette difficulté !

– Sans doute. La plus grande raison de la haine subite de la jeune fille n’était pas nécessairement le meurtre. C’était d’avoir été trompée. Il aurait dû lui avouer, auparavant, qu’il

était marié...

– Oui, naturellement.

– Pour ce qui est des balles... il n'avait qu'à changer ses revolvers de main, voilà tout...

– Oui, voilà tout.

– C'était simple, mais il fallait y penser...

Guy Verchères était songeur.

– J'ai une assez grande expérience du crime, et des criminels. Il y a deux sortes de criminels. Ceux qui en font une profession. Ceux-là comptent beaucoup plus sur la fuite que sur l'intelligence. Ils ne cherchent vraiment pas à effacer leurs traces... Et il y a l'autre sorte, ceux comme Martin, qui conçoivent un plan qu'ils estiment parfait, puis commettent le crime. Quasi invariablement, ils oublient un point important.

– Vous oubliez, Verchères, que c'est tout à fait accidentel, si cette question de balles dans le mauvais cadavre a été découverte.

– Vous voulez dire qu'elles auraient bien pu rester telle quelle et Martin être considéré comme innocent ?

– Quelque chose comme ça, oui...

Verchères vint me mettre la main sur l'épaule.

– Mon cher, j'ai constaté, dans ma vie, que ce genre d'accident, cet accident providentiel, arrive très souvent... Plus souvent que les criminels ne se l'imaginent... Assez souvent pour croire qu'il y a une punition pour tout crime, que tout crime se paie... Assez pour croire ça... Martin, et dix mille autres qui ont été démasqués, PAR SIMPLE ACCIDENT, sont là pour le prouver... Crime Does Not Pay !
Le Crime n'a jamais payé personne !

Cet ouvrage est le 581^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.